
XYZ. La revue de la nouvelle



Coca-Cola, pourquoi pas

Catherine Broué

Hommage à Sylvaine Tremblay
Number 62, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Broué, C. (2000). Coca-Cola, pourquoi pas. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 20-23.

Coca-Cola, pourquoi pas

Catherine Broué

Pour elles, et pour toi

Tu vois, j'invente une histoire. Elle est sans paroles, ça change un peu. Je l'écris pendant les pauses publicitaires. Pour elle, j'ai acheté le fin du fin en matière de plume et d'encrier. Tu la liras.

C'est une femme d'âge mûr. Elle vit seule dans sa cuisine. Ça a l'air drôle, comme ça. Laisse-moi t'expliquer. Le soir, quand tout dort, elle s'adresse aux murs blancs, aux objets qu'elle range, à la vaisselle qu'elle lave, à ses doigts gercés. C'est vrai, elle parle toute seule. Ne va pas croire qu'elle est folle, loin de là. Plutôt que de crier après son mari, ses enfants, les voisins ou la vie, elle donne la réplique à l'invisible.

Elle est encore belle. Tu croirais qu'elle attend quelque chose. Pas un événement, non. Disons, un moment, c'est ça, un moment qui ne vient pas. Elle attend sans impatience, depuis déjà longtemps. Toujours elle a donné sa vie sans compter, peut-être attend-elle que quelqu'un la lui rende.

Sa silhouette un peu affaissée dégage comme une force. Si tu la voyais, tu entendrais dans ses yeux gris une voix muette qui ne plie pas. Les rondeurs de son corps démentent le carré de murs blancs construit autour d'elle. Elle va et vient d'un mur à l'autre et bouche de sa psalmodie silencieuse, jour après jour, les inexorables fissures. Car le monde s'écroule, elle le sait, et c'est pour ne pas entendre ce grondement perpétuel qu'elle s'enveloppe du bruit plus terrifiant encore des variétés télévisées.

Tu vois, ma vie a changé d'écran. Devant celui-ci, je rêve. Il m'obéit, je lui dicte le récit noir d'une vie sans images. Rassurant, le cliquetis du clavier confirme à l'existence chaque lettre que j'inscris et la renvoie au néant quand bon me semble. Il ne tiendra qu'à moi de faire advenir l'encre. Dans la pièce à côté la télévision tonitruue pour se faire entendre. Tu sauras mes silences.

Il faut que je te raconte cette histoire. Elle dure encore, elle me poursuit. Il me faut la commencer, recommencer, avancer et effacer, en droite ligne pousser lettre à lettre le curseur dans le virtuel de la page pour que tes yeux dansent un jour, en suivant l'itinéraire noir.

C'est une femme vieillie, qui parle tout haut le soir dans sa cuisine, quand tout le monde dort. Un ancien sourire a marqué ses yeux, la commissure des lèvres. Toujours bien mise, maquillée avec soin, un brin de parfum. Quand il est tard et que même la télé s'est éteinte, elle argumente avec les verres vides. Elle meurt d'amour, je crois bien. Après les nouvelles, le monde vacille chaque fois. Chaque fois, il lui faut bien toute la nuit pour apprivoiser le matin.



Dans l'autre pièce, Coca-Cola vient d'interrompre le fracas pour vanter les mérites du baiser goulu. Tu le sais bien, la vie a beau être belle, l'horreur est là, tapie dans toutes les guerres menées au quotidien. Pour elle, le désespoir n'a pas besoin de drames télévisuels, il guette dans les bulles de son whisky.

C'est une femme et tu lui ressembles. Enveloppée dans les mirages de sa fumée de cigarette, elle voile de mystère la vérité trop crue. Les volutes jaunes s'éloignent lentement, s'étalent au plafond et reviennent, insidieuses, par les murs blancs. Le tabac tue, me dis-tu, c'est embêtant. Aujourd'hui, tu préfères sans doute le Coca. Coca-Cola, c'est bon. Tu as raison, les bulles montent aussi, indéfiniment. Elles créent à elles seules le mouvement. Tu peux rester assis, immobile, devant les images déjà vues d'une misère éternelle.

Dans sa vie il ne se passe rien. Rien qui se consigne dans un journal à grand tirage ou qui s'annonce aux nouvelles. Elle ne ferait même pas une bonne réclame pour la lessive. Comment l'écrire ? Quand commence-t-elle ? Peut-être ici, à la lisière de l'absence, quand tu avales la nuit par tes yeux grands ouverts.

Tu sais, j'ai changé. J'ai choisi le noir et blanc. Sur l'écran lumineux de mes rêves, ma page mobile ne se laisse pas raturer :

seules s'y inscrivent des lettres nettes, neuves. Celles qui me dérangent n'existent déjà plus. L'histoire que j'invente n'a pas de passé. Son avenir tient dans le petit trait insistant, régulier, qui clignote devant moi, que tu ne verras pas. Qu'est-ce que tu veux savoir ? Tu veux savoir pourquoi ? Pourquoi elle est là, dans ses murs blancs ? Peut-être n'a-t-elle pas eu de réponse, elle non plus. Mais mieux que toi, j'en suis sûre, elle a vu la fissure dans tes yeux noirs.

Depuis que je m'installe devant l'écran fixe de l'écriture, elle m'échappe, elle me fuit sur l'horizontalité de la ligne, elle n'est plus ce qu'elle aurait pu être. Comment insérer la courbe de ses épaules sur la ligne droite du langage ? Imperturbable, le curseur souligne chaque hésitation, chaque doute, chaque interruption du mouvement de mes doigts. Son va-et-vient rappelle que le blanc n'est qu'absence, promesse d'un devenir qui n'aboutira pas. En cliquant, je le déplace, mais où qu'il soit, il m'attend.



Le spaghetti dans la marmite : les pâtes Panzani entonnent leur refrain. Ce n'est pas par manque d'appétit. Je ne te l'ai pas dit. Elle a décidé au début de l'été de ne plus manger. Vraiment, la télé n'a rien à y voir. Toi non plus. Le quotidien reste le même. Elle s'efface lentement, laissant flotter dans la fumée une silhouette un peu voûtée, les yeux tendres d'un ancien sourire. Elle ne veut pas pleurer le fardeau immense des amours rances.

Tu les vois, comme moi ? Ils sont trois. Lui à genoux, deux soldats debout. À coups de pierre, méthodiquement, ils lui cassent les jambes. Les bras. C'est en Palestine, ou ailleurs, peu importe. Ces images-là ne s'effacent pas. Trois hommes, deux debout, un à genoux, les membres en miettes. Comme si tout allait de soi, tu finis ton verre, et tu vas te coucher. Toi, qui donc t'a poussé en avant ? Qui clique derrière toi sur les touches en rangées ? N'as-tu pas remarqué que le curseur se précipite vers ce qui ne peut plus être que noirci ? Dans le rectangle blanc du devenir, pourras-tu encore dessiner les volutes du rêve ?

Si tu veux savoir, elle reste là, elle attend. Ce goût amer, elle ne s'y habitue pas. À chaque gorgée, elle se demande par quel mystère les jolies petites bulles claires qui valsent dans le verre deviennent autant d'aiguilles quand elle les avale. Moi, j'ai perdu un peu de poids, mais c'est à cause de l'exercice. Je marche beaucoup d'un écran à l'autre.

Tu sais, un jour ils ont vingt ans. Ceux-là aussi s'en vont. L'œil sec de la caméra les suit sur la route poussiéreuse. Femmes, enfants, vieillards, hommes jeunes ou sages, poussés par la misère ou les fusils, tirés vers l'horizon aveugle des lendemains qui déchanteront encore et encore. Viennent-ils d'Éthiopie, du Rwanda ? Sans se retourner ils s'en vont. D'autres pillent. Une croix ferme le chemin du retour. Une seule fois tu pars pour toujours. Elle savait bien qu'on n'en revient pas.

Allez, trêve de clichés, la technique, c'est fantastique. Mon histoire, je te l'envoie. Si ça ne te plaît pas, tu peux toujours zapper, le monde est beau.